

L'étrange maladie de M. J. C. Lelorgne de Savigny ⁽¹⁾

Naturaliste

**Membre de l'Institut d'Egypte et de l'Académie des Sciences
(1777-1851)**

par J. des CILLEULS et V. GIRARD

Le 5 octobre 1851, mourait, à l'âge de 74 ans, un homme dont les œuvres avaient eu sur les naturalistes de son époque une influence comparable à celle de Cuvier. On ne peut, en effet, ouvrir aucune publication entre 1800 et 1850 sans être frappé de la place importante que tenait Marie, Jules, César *Savigny*, ancien membre de l'Institut d'Egypte, parmi les naturalistes. Mais ce qui frappe dans la vie de ce savant, c'est que toutes ses œuvres datent de sa prime jeunesse et qu'elles furent presque brusquement et définitivement interrompues par une maladie considérée comme une "névrose douloureuse des sens et de la vue" et sur la nature exacte de laquelle Paul Pallary souhaitait qu'un neurologue apportât quelques éclaircissements (2).

Tous les détails donnés par le biographe de Savigny sur l'enfance heureuse de celui-ci, brusquement bouleversée ensuite par la Révolution, l'effondrement total de la fortune de sa famille et la perte de ses parents, soulignent l'influence maléfique de ces traumatismes moraux. Ils devaient aboutir à un véritable martyr enduré pendant vingt-sept ans, que décrit le malade dans une communication à l'Académie des Sciences en 1842 et dans la lettre dictée qu'il adresse, en octobre 1843, au maire de Provins, sa ville natale.

L'œuvre scientifique de Savigny s'échelonne de 1801 à 1827. Elle est préfacée par une assiduité aux cours de l'Ecole de Santé qui est substituée à

(1) Communication présentée à la Société Française d'Histoire de la Médecine le 8 février 1964.

(2) Paul Pallary, membre honoraire de l'Institut d'Egypte : « *Marie, Jules, César, Savigny* » (Mémoires présentés à l'Institut d'Egypte, 3 vol., impr. de l'Institut français d'Archéologie orientale, 1931, 1932, 1934) (1^{re} partie, 1931, p. 49).

l'ancienne faculté et où l'enseignement porte non seulement sur l'art de guérir, mais aussi sur la physique, la chimie, la botanique et autres sciences.

Savigny profite de la proximité du Muséum pour suivre, en outre, les cours des maîtres qui y professent, et c'est ainsi qu'il entre en relations avec Cuvier, Dumeril, Geoffroy St Hilaire, Jussieu, Michaud et Payrandeau.

Son ardeur au travail et les connaissances qu'il a déjà acquises, attirent l'attention de Lamarck et de Cuvier. Ce dernier le propose à Bonaparte pour faire partie de la Commission scientifique, prévue pour l'Egypte.

A peine âgé de 21 ans, Savigny débarque à Alexandrie, le 29 mai 1798. Sans tarder, il se met en quête d'animaux et de coquilles de tous genres, tant à Alexandrie, Damiette et Rosette qu'en Syrie, où il remplace Geoffroy St Hilaire.

A la fondation de l'Institut d'Egypte, la Commission scientifique rallie Le Caire, où elle est incorporée au sein du nouvel organisme qui comprend quatre sections. Savigny fait partie de la deuxième (Section de physique et d'histoire naturelle), où il a comme collègues Geoffroy St Hilaire, Dubois, Desgenettes, Dolomieu, Berthollet.

Il explore les ruines de Memphis, le Puits des Oiseaux et remonte le Nil jusqu'à Philae, tout en complétant ses récoltes par de nombreux mollusques, madrépores, oursins, actinies, coraux, etc. recueillis dans la rade de Suez et en Mer Rouge.

Après la capitulation d'Alexandrie et avoir réussi à sauver ses collections de la main des Anglais, il rentre en France et y débarque en février 1802. Il étudie minutieusement et classe tous les échantillons qu'il a recueillis, puis publie le résultat de ses travaux.

En 1805, paraît son *"Histoire naturelle et mythologique de l'Ibis"* ; puis, en 1809, le *"Système des Annélides, principalement de celles des côtes de l'Egypte et de la Syrie"*, auquel fait suite le *"Tableau systématique des Ascidies, tant simples que composées"* et le *"Système des oiseaux de l'Egypte et de la Syrie"*.

En 1813, il donne une *"Description sommaire des Mammifères carnassiers qui se trouvent en Egypte"* et l'année suivante, ses *"Observations sur la bouche des Papillons, des Phalènes et des autres Insectes Lépidoptères"*, suivies de son *"Mémoire pour la classification des Polypes Alcyons"*.

En 1815, il publie une première note relative aux *"Observations générales sur la bouche des Arachnides, des Crustacés et des Entomostracés"*, annonciatrice de son célèbre *"Mémoire sur les animaux sans vertèbres"*, dont la première partie comprend la *"Théorie des organes de la bouche des Crustacés et des Insectes"* et les *"Observations générales de la bouche des Arachnides, des Crustacés et des Entomostracés"*, tandis que la seconde concerne les *"Description et classification des animaux invertébrés, non articulés, connus sous le nom de Mollusques, de Polypes, de Radiaires, de Poly-*

piers, etc." et plus particulièrement les "*Recherches anatomiques sur les Ascidies composées et les Ascidies simples*" et le "*Système de la classe des Ascidies*".

Au cours des années 1817, 1820 et 1827, Savigny traite à nouveau de ce dernier sujet dont l'aboutissement est le "*Tableau systématique des Annélides*" qui clôtura son œuvre scientifique.

Entre temps, il est élu membre de l'Académie des Sciences, le 31 juillet 1821, où il succède à Claude Richard dans la Section d'Anatomie et de Zoologie.

Retenons, pour conclure, que les observations de Savigny sont d'une scrupuleuse exactitude. Celles sur la bouche des Insectes, appuyée sur l'étude détaillée de 1 200 insectes des différents groupes, démontrent que la bouche des Insectes suceurs n'est qu'une dérivation de celle des Insectes broyeurs, et que les variations très profondes qu'on remarque, proviennent exclusivement d'adaptations dues à des différences de régime.

Cette conclusion, dénommée aujourd'hui "*Théorie de Savigny*", n'a été contredite par aucun fait nouveau. Elle a été confirmée successivement par les travaux de Latreille, Audoin, Brullé, Johannés Chatin, Niémert, Braner, Kräplin et Breitenbach (1).

Dans son allocution aux obsèques de Savigny, le 14 octobre 1851, Isidore Geoffroy St Hilaire (2) exprimait en ces termes l'opinion des contemporains sur l'œuvre laissée par le défunt :

"C'est la gloire bien rare de Savigny d'avoir réuni à un très haut degré les mérites de l'observateur exact, ingénieux, plein de sagacité, et celle du généralisateur qui sait être hardi, sans cesser d'être rigoureux. Comme généralisateur, qui ne l'admirerait démontrant, dès 1814, par la plus délicate analyse, la composition analogique de la bouche chez tous les insectes et créant, ainsi, en anatomie philosophique, le premier travail et assurément l'un des plus beaux, qui aient été faits en dehors de l'embranchement des Vertébrés..."

**

Pour une meilleure compréhension, l'histoire médicale de Savigny gagne à être présentée sous forme d'une observation classique.

Nous retiendrons, à propos de ses antécédents héréditaires que son père est mort alors que Savigny avait à peine seize ans et qu'il en avait une vingtaine à la mort de sa mère. Sa sœur, plus jeune que lui, est demeurée en bonne santé. L'adolescence de Savigny a été marquée de privations de toutes

(1) J. des Cilleuls « *La théorie de Savigny* » (thèse 2, doct. ès sciences, Paris, 1928).

(2) Gazette des hôpitaux de Paris, 1851, suppl., pp. 687-691.

sortes. Quant aux campagnes d'Égypte et de Syrie, elles laissent supposer toute une série de difficultés, paraissant bien avoir été résolues sans répercussion fâcheuse sur sa santé. Les portraits qu'on a de lui sont ceux d'un "adolescent prolongé", imberbe, et aux traits fins.

Or, voici que le 4 août 1817, à l'âge de 40 ans, se manifeste le début de sa maladie : "Je fus, dit-il, atteint tout d'un coup, spécialement dans l'organe de la vue, d'une affection nerveuse très grave qui me força de suspendre immédiatement tout travail et de me retirer à la campagne. Cette affection qui, suivant les médecins, devait diminuer par le repos, et mettrait 4 à 5 mois à se dissiper, s'étendit indéfiniment au delà de ce terme".

"Fatigué à la longue d'une inaction qui m'était peu naturelle, je me laissais aller quelquefois à des études dont les occasions, à la campagne, se multipliaient autour de moi. Enfin, je partis pour l'Italie dans l'espoir d'accélérer ma guérison et dans le dessein de me livrer, sur les côtes du golfe Adriatique et de la Méditerranée, à des recherches plus importantes, sans être périlleuses. Je prolongeais cette excursion jusqu'à la fin de 1822".

C'est alors qu'il revient en France pour des obligations impérieuses qu'on ignore.

Paul Pallary nous dit (p. 60), "qu'à partir de 1824, Savigny ne fut plus qu'une loque humaine. Dans une des lettres qu'il dictait dans les moments où le calme renaissait dans son esprit, rien n'est plus poignant que le récit qu'il fait des souffrances intolérables qui le suppliciaient, des hallucinations bizarres et épuisantes qui le hantaient. Et lorsque des périodes de rémission se produisaient, la vue demeurait d'une telle susceptibilité qu'il était condamné à vivre dans une obscurité absolue". Une gravure, d'après un tableautin de la bibliothèque de Provins, le représente le chef entièrement recouvert de voiles noirs retenus sur le sommet de la tête par un bandeau tel qu'en portent les Syriens en costume national.

Isidore Geoffroy St-Hilaire, le fils du naturaliste, à qui échet l'honneur de prononcer l'éloge funèbre de Savigny, mentionne dans son discours, "qu'un masque d'acier et deux voiles noirs devenaient nécessaires pour le protéger".

Savigny lui-même, appréhendant dès 1824 une rechute, s'en ouvrait à son entourage. "On hésita à me croire, dit-il, et je succombai".

Il ajoute : "Des symptômes de la nature la plus inquiétante ne tardèrent pas à se manifester... le temps s'écoulait au milieu de continuelles anxiétés, lorsque le 20 mars 1824, se déclara *brusquement* la rechute tant redoutée, ou plutôt une affection nerveuse, mille fois plus grave, et dont rien ne put arrêter les progrès. C'était la *funeste névrose*, connue des médecins sous le nom d'*exaltation de la sensibilité*, liée dès son principe au sentiment d'une invincible terreur. Quoique *commune à tous les organes des sens*, cette nouvelle affection avait, comme la précédente, son siège principal dans l'organe de la vue. Elle ne pouvait, quelle que fût sa violence, amener la cécité, dans

l'acceptation rigoureuse du mot, mais elle rendait peu à peu mes yeux incapables de supporter la lumière et, dans l'obscurité toujours plus profonde où elle me forçait de me tenir, *elle faisait briller une foule d'images vivement colorées*, dont les émissions successives, réitérées à l'infini, me fatiguaient, m'obsédaient sans cesse. A ces premières apparences, en succéderont de plus formidables encore. Bientôt des phénomènes impétueux, lumineux, ardents, immenses, remplissant nuit et jour, sous mille aspects divers, provoqueront les crises les plus intenses, les plus déplorables. D'autres phénomènes, distingués des précédents moins par leurs formes et leurs couleurs que par leur redoutable influence, vinrent périodiquement en accroître, en aggraver les effets.

Aux sensations propres à la vue, s'unirent un entraînement rapide en haut, en bas, en tous sens, une odeur fétide, des sifflements aigus, des sons harmonieux ou discordants, des voix humaines chantant ou parlant ou déclamant et d'autres bruits non moins étranges. Le sommeil suspendait rarement ces détestables *illusions* sans qu'il se produisit au réveil de visions menaçantes, bizarres ni compréhensibles. Je citerai comme l'une des plus fréquentes, la voûte spacieuse formée par d'innombrables faces humaines, toutes également expressives, prenant je ne sais quel air inflexible, et fixant sur moi des regards sinistres.

"On le comprendra sans peine, un tel ébranlement du système nerveux m'interdisait non seulement toute application, tout travail de l'esprit, mais encore toute relation sérieuse au dehors".

De fait, selon Paul Pallary, en 1825, un an plus tard, une consultation médicale eut lieu et les docteurs furent unanimes à déclarer qu'il était impossible de faire même la proposition de demander à Savigny le moindre travail intellectuel.

DISCUSSION

Une telle affection dont le début se situe à 40 ans et qui fut suivie d'une rechute, après rémission, à 44 ans, atteignant la vue, mais de façon telle que, comme le dit le malade lui-même, "rien de visible à l'extérieur ne paraissait justifier ce pressentiment (de la rechute)", nécessite que l'on en discute du point de vue ophtalmologique, neurologique, psychiatrique.

Certes, les éléments précis manquent et les diagnostics a posteriori, à travers les seuls documents écrits de l'époque, sans contact avec le patient, sans relation médicale objective, restent-ils sujets à caution. Il ne peut s'agir que d'hypothèses.

Du point de vue ophtalmologique

Contrairement à ce que Savigny lui-même supposait, il ne s'agit pas d'une atteinte de l'organe de la vue. Il se contredit d'ailleurs à ce sujet. D'une part, dans le texte que nous rapportons in extenso plus haut et qui a

du être dicté vers la fin de sa vie, il parle de névrose "liée dès son principe au sentiment d'une invincible terreur", mais d'autre part, avant d'en arriver à cette discrimination, il communique à l'Académie des Sciences 5 ans après le début de sa rechute, et 12 ans avant sa mort, une étude sur les phénomènes qui le torturaient, sous le titre *"Remarques sur les Phosphènes, phénomènes dont le principe est dans l'organe de la vue ou Fragments du journal d'un observateur atteint d'une maladie des yeux"* (18 mars 1839). S'il vivait dans l'obscurité, aucune affection organique de l'œil lui-même n'a été à l'époque constatée. Il est photophobique, et c'est plus sur un angle d'une atteinte de la fonction neurologique de la vision qu'il faut envisager le cas de Savigny.

Du point de vue neurologique

Il n'y a pas de perte de la vision, et toute amaurose, toute atteinte lésionnelle du nerf optique, des bandelettes, des radiations optiques peuvent être écartées. L'observateur minutieux, qu'est Savigny, n'eut pas manqué de le rapporter.

De même, les phosphènes ne sont accompagnés d'aucune migraine, d'aucune céphalalgie, mais de "sentiment d'une invincible terreur".

Aussi a-t-on un ensemble de symptômes qu'il convient de discuter.

Les "illusions" sensorielles dont parle Savigny, "communes à tous les organes des sens, mais prédominant sur la fonction visuelle, critiquées par le sujet, considérées comme sans objet, mais provoquant une étrangeté, une bizarrerie incompréhensible", évoquent les hallucinoses. On retrouve dans les travaux contemporains de Ajurriaguera et Hecaen sur les tumeurs cérébrales de telles descriptions.

Dans les cas particuliers, les "visions" d'objets animés colorés sont plus en faveur de phénomènes temporaires qu'occipitaux ; ces derniers ont, en effet, le caractère de figures élémentaires, géométriques, colorées certes, mais de façon fulgurante, flamboyante. Les hallucinoses temporales sont, au contraire, plus personnifiées, si on nous permet ce terme. Il arrive qu'elles parlent, s'animent, soient en vraie grandeur.

Il convient de les différencier des hallucinoses pédonculaires décrites par Jean Lhermitte et qui surviennent plutôt en liaison avec la fonction hypnique.

Ici, il s'agit de paroxysmes anxiogènes, débutant par des hallucinoses sensorielles, visuelles, accompagnées de sensation de vertiges, à type de lévitation, de sensations auditives et même gustatives. Ces impressions sont critiquées, nous l'avons dit, mais éprouvées comme désagréables.

De telles crises évoquent des équivalents mineurs de crises uncinées décrites par Jakson. On sait que ces crises sont en relation le plus souvent avec une formation endocranienne expansive intéressant le lobe temporal. Elles s'accompagnent de phénomènes psychiques qui leur valent le nom

d'*Epilepsie psychique*. Il s'agit, en effet, le plus souvent, mais non toujours, d'aura psycho-sensorielle de valeur hautement localisatrice à un lobe temporal, dominant, et suivie de crises secondairement généralisées. A notre connaissance, Savigny n'a jamais présenté de crises comitiales généralisées, mais lorsqu'on sait de quelle réputation jouissait au début du XIX^e siècle l'épilepsie, on comprend la discrétion qui a entouré ce malade illustre, membre de l'Institut, et l'euphémisme de "funeste névrose" connue des médecins sous le nom d'"exaltation de la sensibilité", et utilisé à l'époque par Savigny lui-même.

N'oublions pas d'autre part que l'épilepsie, surtout l'épilepsie essentielle était alors dénommée névrose.

Nul doute que, de nos jours, un bilan complet avec une exploration électroencéphalographique eut levé l'hypothèse d'une lésion temporale et qu'une encéphalographie en eut prouvé la nature tumorale éventuelle, ou peut-être, en raison de l'évolution très lente, la nature angiomateuse.

Force nous est de nous en tenir à ce que nous livrent les documents dont nous disposons. Ils nous apprennent que s'il s'agit d'un processus organique endocranien, il a évolué de 1817 à 1851. Cette épilepsie psychique tardive, malgré sa traduction dramatique, a, sans traitement spécifique, évolué lentement sans complication neurologique, sans affaiblissement intellectuel, et ceci est peu en faveur de cela.

Aussi, nous nous devons d'aborder l'aspect psychologique et psychiatrique de la vie et des souffrances de Savigny. Même s'il y avait une épine irritative sous forme d'auras temporales, psycho-sensorielles ; même si l'époque où elles ont été vécues leur donnait un caractère mystérieux, jusque dans le monde scientifique d'alors, on ne peut s'empêcher d'être, à notre époque, stupéfait de cette "défense" contre ces phénomènes : la réclusion que Savigny s'est imposée, sa lutte contre les phosphènes en se murant par un double écran de métal et de voiles nous remplissent aujourd'hui de confusion de la part de ce savant lucide.

Du point de vue psychiatrique

Il faut d'abord essayer d'envisager dans une étude longitudinale, évidemment sommaire, ce que fut la vie de Savigny.

Fils aîné, âgé de deux ans de plus que sa sœur cadette, Marc, Jules, César Lelorgne de Savigny est né d'une famille à la fois noble et bourgeoise de province (Provins), douze ans avant la Révolution. Il eut une petite enfance qui semble avoir été heureuse. Doué d'une vive intelligence, il était destiné par ses parents à la Prêtrise. Il fréquente alors l'enseignement d'un maître érudit du couvent tout proche des Génovéfains. Il y apprend le latin, l'hébreu, le grec.

Son enfance, son adolescence devaient être bouleversées par deux événements graves, qui décidèrent de son avenir.

Le premier fut la Révolution qui, à 12 ans, ruinait sa famille, l'obligeait à abandonner le couvent des Génovéfains. Quelle crise probablement à la fois pubertaire et aussi de vocation ! Toute la conception de la vie qu'il avait embrassée jusque là était remise en cause. Lorsqu'on voit, de nos jours, chez des sujets âgés de 30 ans, ce que furent pour eux la débâcle de 1940, l'occupation, les années 40 et 45, et les drames de l'adolescence des années 45 à 50, on conçoit ce qu'à pu être pour ce pré-adolescent, le renversement des principes dont il avait été nourri. Il s'adonne désormais aux sciences et entre à 16 ans à l'*Ecole de Santé* nouvellement créée par la Convention.

Le deuxième traumatisme affectif est réalisé par la perte successive de son père, vers 15 ans, puis de sa mère à 20 ans, et dans des conditions de dénuement tel, qu'on peut comparer ce pauvre étudiant qu'il était, au plus malheureux de nos étudiants d'aujourd'hui. Sans argent, mal nourri, non chauffé, il se rendait à pied à Provins parcourant, ainsi, quatre-vingt kilomètres pour revoir sa vieille mère. Il ne tardera pas à la prendre chez lui, dans sa mansarde à Paris. Elle y mourut et la chronique définit cette fin lamentable où ce pauvre fils vêtu d'un seul et même costume depuis des années malgré sa taille d'adulte, assiste sa mère sous un toit dont les tuiles mal jointes ne les protégeaient même pas des rigueurs du froid et de la pluie, qui tombe sur le lit de la moribonde.

A 20 ans, Savigny est à la fois orphelin, démuné de toute ressources et n'a pour tout soutien que l'amitié de ses collègues dont l'attention n'a pas manqué d'être attirée par le dénuement et le grand mérite de ce courageux étudiant, déjà brillant par ses études. Celles-ci, en effet, sont appréciées par leur *minutie*. Etait-ce scrupule ? Etait-ce méticulosité ? Il ne nous est pas permis de l'avancer.

Cette vie déjà bien traumatisée à vingt ans, n'était qu'au seuil d'autres épreuves. Solitaire, studieux, cherchant à réaliser le rêve de sa vie, que ceux qui l'approchaient contribuaient d'ailleurs à entretenir, il voulait, à défaut d'avoir pu être un éminent prélat (c'est l'ambition que les maîtres de son enfance nourrissaient à juste titre à son égard), devenir un maître incontesté des sciences naturelles. Les éminents naturalistes de l'époque, Lamark, Cuvier, Geoffroy St-Hilaire, souscrivaient à une telle perspective et considéraient qu'il pouvait, avec un égal bonheur, s'orienter vers la botanique (ce qu'il avait choisi) ou la zoologie (ce que les circonstances lui ont imposé).

Les épreuves continuèrent donc, lors de l'expédition de Bonaparte en Egypte. Il fut choisi parmi les savants qui devaient y participer. Les quelques correspondances que nous avons de Savigny ou de ses collègues à ce sujet témoignent de trois traits de caractère de Savigny :

- Son amour du travail, et du travail minutieusement fait, réunissant les qualités d'analyse les plus pertinentes aux possibilités de synthèse les plus brillantes ;
- Son angoisse d'être isolé au milieu de la foule, teintée d'une certaine amertume due à son infortune matérielle ;

- Son courage dans les circonstances dramatiques telles que le siège de St-Jean d'Arc, l'évacuation de l'Égypte où il fut le porte-parole de tous, avec deux de ses collègues, pour défendre les collections que des clauses d'abdication n'avaient pas su protéger suffisamment.

On retrouvera, désormais, ces trois traits du caractère de Savigny dans sa personnalité jusqu'à sa mort. Malheureusement c'est celui de *l'homme-seul* qui dominera malgré les honneurs. Insatisfait, dans sa méticulosité, par un travail que, faute de moyens financiers, il ne peut mener à bien, alors qu'on l'en prie et qu'on le presse, il fut probablement aussi, déçu par la chute impériale, ce dont il ne parlera jamais.

Jusqu'à 40 ans il fut épargné par les vicissitudes physiques auxquelles nombre de ses collègues ont eu à payer un lourd tribut ; mais il devait succomber à la solitude et aux rigueurs qu'une absence de fortune personnelle réserve à ceux qui ne peuvent tenir le rang que leur confère leur célébrité et leurs justes travaux.

Cette solitude a toutefois, trop tard sans doute (mais le pouvait-il avant) été adoucie par une admirable compagne qui lui a voué l'admiration et l'affection, dont il avait tant besoin, en lui épargnant la compassion qu'il devait redouter, bien qu'il la suscitât partout, et de plus en plus.

Cette compagne, il ne semble pas l'avoir connue avant son départ en Égypte. Pourtant dans une lettre à Cuvier, il s'ouvre bien « de ce qu'il se repose sur son ami Duméril du soin de ce qu'il a de plus cher ». Lorsqu'à 40 ans, il a « sa première attaque », elle est là. Elle l'accompagne en Italie où pendant trois ans, il croira être guéri. Elle reste près de lui jusqu'à sa mort, et demandera à être enterrée à ses côtés. Toutefois, ils ne se marièrent jamais. Savigny l'institue sa légataire universelle dès 1822.

Il est, d'autre part, remarquable que les préoccupations fondamentales de Savigny s'expriment à travers deux volontés dernières que sa compagne fera exécuter sous la forme de deux fondations :

- l'une pour les jeunes filles sans fortune nées à Provins de parents travaillant de leurs mains, âgées de 16 à 22 ans, pourvu qu'elles se marient soit en avril, soit en octobre ;

- l'autre pour les jeunes Français qui auraient, dans l'intérêt des sciences naturelles, entrepris des voyages sans commissions du gouvernement et qui, de retour, voudraient publier quelques ouvrages d'histoire naturelle pour lesquels ils se trouveraient encore sans aucun appui du gouvernement.

De cette sommaire analyse biographique, on peut conclure que Savigny était inquiet, scrupuleux, en proie à des angoisses ; que son enfance avait été traumatisée par les soubresauts de l'époque, et par les difficultés matérielles ; qu'il en résultait un caractère aigri parce qu'insatisfait dans ses légitimes aspirations.

Inquiet, il écrivait lors de l'embarquement à Toulon le 24 Floréal de l'An 6 au citoyen Cuvier « ... A présent je ne suis pas tranquille, mes camarades s'aperçoivent de ma tristesse et tâchent d'y faire diversion; soins inutiles! On ne quitte pas son pays sans regret. Mon Dieu qu'est-ce que le cœur de l'homme! Insensé que je suis de juger toujours les autres d'après moi-même ».

Traumatisé par son enfance : l'ouragan révolutionnaire détruisit de fond en comble l'Abbaye de St-Jacques, où il avait commencé un herbier enrichi avec ses professeurs, et où il avait fait ses études jusqu'à 12 ans. Savigny à Paris (à 16 ans), sa mère à Provins, connurent toutes les horreurs de la détresse la plus extrême; ils souffrirent souvent du froid; plus d'une fois le pain leur manque! Et pas même « la consolation de s'écrire selon les besoins de leur cœur ».

Aigri et insatisfait : « Monsieur de Savigny avait ressenti plus que tout autre combien le manque de fortune dans le monde peut entraver la carrière dans les sciences et surtout les sciences naturelles. » « Il ne vit que de regrets. »

Inquiète, traumatisée, aigrie, cette nature sensible, capable de courage, d'agressivité même dont un travail acharné pouvait être considéré comme un témoignage fructueux, se sentit terrassée à la quarantaine, comme frappée d'impuissance. L'infortune ne pouvait être acceptée que comme un coup du sort ou de quelque maladie funeste.

C'est ici qu'il convient d'envisager l'aspect psychiatrique des troubles présentés par De Savigny.

- 1) Est-ce une psychose avec un délire à mécanisme hallucinatoire ?
- 2) Est-ce une névrose avec des éléments hypochondriaques dont il faudrait discuter la nature ?
- 3) Est-ce, enfin, un syndrome psycho-somatique ?

Les phénomènes sensoriels dont souffrait Savigny étaient critiqués par lui, n'avaient pas « d'extériorité », c'est-à-dire ne venaient pas d'objets éprouvés comme extérieurs au sujet; il se protégeait plus contre la lumière, que contre une hallucination extérieure. Dès 1911 (Buvat, Dupré et Geluha) ont repris l'étude de ces phénomènes sous le nom d'hallucinoïse — Bondou et Kahn en faisaient le début d'une psychose hallucinatoire chronique, et la date d'apparition à 40 ans de ces troubles est bien en faveur de cette hypothèse.

On sait que ces psychoses chroniques sont caractérisées par une évolution démentielle plus ou moins tardive. Or les chroniqueurs nous disent qu'à 75 ans, Savigny avait toute sa lucidité. D'autre part, les hallucinations de la vue, comme déjà le disaient Lasague et Fabret, font rarement partie du tableau du délire de persécution et sont secondaires aux hallucinations de l'ouïe ou bien en rapport avec un toxique. Enfin, si on a chez Savigny

cette phase de début à tonalité dépressive, à type d'inquiétude d'hypochondrie, on n'a pas l'évolution mégalomane. Mais on sait, et depuis Gilbert Ballet, ce fut maintes fois redit, que toutes les psychoses hallucinatoires ne sont pas d'une évolution démentielle, et surtout qu'elles n'ont pas toutes une phase mégalomane.

Aussi, on ne peut éliminer la psychose hallucinatoire chronique en ce qui concerne Savigny que sur 3 points :

Il critiquait ses phénomènes sensoriels.

Ceux-ci étaient presque exclusivement visuels, ou du moins les phénomènes visuels ont été imaginaires.

S'il était convaincu de leur réalité, au point de s'en protéger par cet étrange appareil de trois écrans superposés, il ne les attribuait à personne, à aucun persécuteur, à aucun maléfice.

Était-ce donc ce qu'il convient d'appeler aujourd'hui un syndrome psycho-somatique ?

En faveur de cette hypothèse, il existe peu d'arguments.

L'apparition des symptômes douloureux, dès que l'activité intellectuelle a été mise en échec par les difficultés de publication des travaux de Savigny, peut laisser supposer un recours inconscient à un autre langage. Les syndromes psycho-somatiques sont, ainsi, des langages d'organe, en quelque sorte, allant jusqu'à la création de véritables lésions. Les organes en cause sont en rapport avec les grandes fonctions vitales : respiratoire, cardiovasculaire, digestive ; parfois des « asthénies » au pronostic redoutable, des diathèses migraineuse, arthritique, neuro-ecto-dermique compliquent la situation. Mais bien rarement des hallucinoses !

D'autre part, Savigny, contrairement aux malades atteints d'affections psycho-somatiques, décrit des symptômes, en parle ; il se raconte volontiers.

Ce dernier trait est plus en faveur d'une névrose hystérique que d'une affection psycho-somatique. Savigny a fait de son cas des communications à l'Académie des Sciences. Il ne semble pas que ces pages aient été publiées *in extenso*. Le Président en exercice, invita le secrétaire à faire une analyse de cette auto-observation. Nous avons retrouvé cette publication dans les comptes rendus de l'Académie des Sciences, du deuxième semestre de l'année 1838.

Aussi cette facilité à se décrire, à se raconter, la difficulté qu'a eue Savigny d'accéder à une maturité psycho-sexuelle, ses traits narcissiques secondaires, sont en faveur d'une névrose hystérique. Les éléments phobiques : peur de la maladie, peur de la foule, sont également présents. Mais on ne peut parler vraiment d'hystéro-phobie ou d'hystérie d'angoisse. La structure névrotique de caractère hystérique et phobique correspondrait à cette personnalité. Les éléments de conversion somatique sur la vue sont plausibles, lorsqu'on sait que certains des amis de Savigny sont morts aveugles après la bataille d'Égypte.

On note, par ailleurs, la présence dans les antécédents personnels de traumatisme affectif et de situations contre lesquels Savigny a été mis en demeure de se défendre seul, avec des moyens d'affirmation limités. C'est ce qu'il est commun d'appeler « un moi faible ». Fond névrotique d'angoisse avec éléments psychasthénique et paranoïaque, sont des traits qui apparaissent à travers la personnalité de ce travailleur méticuleux, personnel, méfiant, devenu procédurier au fil des âges.

On sait la parenté qui existe entre le tronc commun d'une personnalité narcissique secondaire, associée à une constitution émotive, et les branches névrotiques qui en émergent, caractérisées par des traits, tantôt hystériques, tantôt phobiques, tantôt paranoïaques, isolées ou intriquées. Un tel fond est proche de la psychasthénie de Janet, noyau commun de certaines névroses, ou de certains caractères dont les signes ultérieurs sont empruntés à la situation, à l'environnement ou au traumatisme initial, tel que les écoles psychanalytiques les enseignent.

Notre diagnostic, si nous étions certain d'avoir éliminé une affection organique de caractère comitial temporal, serait donc aujourd'hui : *névrose grave de caractère hystéro-phobique de conversion sensorielle, peut-être en rapport avec un traumatisme névrotique, sur fonds de personnalité sensitive, au sens Kretschmérien du terme*. Le déficit organique, s'il existait associé, ne pourrait être envisagé que comme épine irritative.

**

Telles sont les conclusions que nous apportons pour répondre au souhait qu'exprimait Paul Pallary. La physionomie si attachante de Savigny, ce grand naturaliste « qui fut aussi un homme au grand cœur », nous y incitait.

En étudiant son œuvre, et surtout le « *Mémoire sur les animaux sans vertèbres* » qui devait illustrer son nom, nous ne pouvions rester indifférents à la vie de celui dont le martyre n'a trouvé son terme que dans la tombe.